

hood. Both sets of essays illustrate, among many other points, disjunctions between legality and legitimacy. For example, the conspicuous consumption of “New Russians” who make their money in the private economy are more widely despised than are officials who extract tribute, while bribery is seen as not being possible between friends. These essays show the interconnections between different kinds of moral evaluations in post-Soviet Russia: just considering bribery without considering how coping strategies are understood and legitimated is inadequate and cannot provide a foundation for effective policy decisions.

Overall, this is an exciting and solid volume, clearly enough written for senior undergraduates. Besides courses on the former Soviet Union, it would also be appropriate for courses on social change or economic anthropology. As a collection of essays, it leaves out many important issues and elements, but hopefully a new monograph will be forthcoming soon from this experienced observer of the Russian social and moral landscape.

---

**Mike Davis**, *Génocides Tropicaux. Catastrophes naturelles et famines coloniales. Aux origines du sous-développement*, traduit de l'anglais par Marc Saint-Upéry, Paris : La Découverte, 2003, 479 pages.

Recenseur : *Alicia Sliwinski*  
*Université de Montréal*

Mike Davis est un auteur pour le moins éclectique. Parmi ses ouvrages précédents il a publié *City of Quartz, Excavating the Future in Los Angeles* (Verso, 1990), livre qui raconte l'histoire du développement de la ville de Los Angeles et qui lui valut une certaine renommée comme chercheur indépendant. Dans *Génocides tropicaux*, Davis s'attaque à un sujet fort distinct mais de taille et qui selon lui n'a pas eu sa juste place dans les sciences sociales, à savoir l'histoire politique et environnementale des famines à la fin de l'ère victorienne. Si l'entreprise paraît vaste, Davis ne lésine pas : en près cinq cents pages abondantes en détails et citations de sources de l'époque, ce livre offre un panorama riche et complexe d'une réalité sans doute méconnue.

Comme le suggère le titre, cet ouvrage concerne l'hécatombe d'une bonne partie de «l'humanité tropicale», entre trente et soixante millions de personnes plus précisément, au moment même où le grand empire colonial de l'époque proclamait sa *Pax Britannica*. D'ailleurs, si une image vaut mille mots, d'emblée les photos en couverture disent qui sont les protagonistes de cette triste histoire : en haut le vice-roi aux Indes, Lord Lytton, est majestueusement assis entouré de ses serviteurs indiens, en bas, une famille décharnée fixe d'un air hagard une caméra coloniale. Selon Davis, «l'interprétation conventionnelle de l'histoire économique» du XIX<sup>ème</sup> siècle, et surtout de son dernier quart, ne rend pas justice aux causes naturelles et politiques qui sont à l'origine de cette tra-

gédie. Est-ce là une cécité volontaire? Davis ne se prononce pas, mais il trouve profondément signifiant l'ampleur du silence des historiens à cet égard (p. 14). Aussi son approche est-elle celle d'une «écologie politique de la famine» dans laquelle l'histoire environnementale et l'économie politique marxiste sont mises à contribution (p. 22). Mais on aurait tort de croire que Davis relate une histoire de l'environnement trop linéaire; il réinscrit plutôt l'environnement dans le devenir historique de populations rurales pauvres de l'Inde, de la Chine et du Brésil – les trois études de cas principales étudiées ici – mais aussi à partir d'exemples éthiopiens, algériens, indonésiens et philippins, pour ne nommer que ceux-là.

Une écologie politique donc, où la famine et les ravages qui lui succèdent ne s'expliquent pas à partir du seul facteur environnemental, mais aussi en fonction des orientations et décisions politiques (rudes et austères) des instances au pouvoir. Aussi le travail de Davis se rattache-t-il à une école de pensée fort active actuellement qui postule, à juste titre d'ailleurs, que les désastres ne sont pas nécessairement «naturels». Ce qu'il faut entendre par là est qu'un événement perturbateur d'origine naturelle, comme un tremblement de terre ou un ouragan, ne peut expliquer à lui seul l'ampleur souvent phénoménale d'une catastrophe. Les maux sociaux qui s'ensuivent (destructions d'infrastructures, épidémies, déplacements massifs de populations et décès) ont plus souvent une origine sociale et c'est l'usage humain de l'environnement qu'il faut analyser dès lors. Si telle est bien la thèse de Davis dans ces pages, il ne s'attarde guère aux apports récents en la matière. De même, son argumentation théorique n'est pas très étayée, dans le sens où il préfère nous faire la démonstration de sa thèse par des études de cas. Bien que ces dernières soient finement présentées, avec maintes citations et notes de bas de pages à l'appui, la portée théorique de l'ouvrage aurait sans doute bénéficié d'un chapitre à part entière. En effet, Davis présente ce qu'il entend par «écologie politique» uniquement dans les dernières pages de sa courte introduction.

Cela dit, ce livre est bon, dense et accessible. La première partie du livre illustre à quel point fut nocive «l'interaction maléfique entre des phénomènes climatiques et des processus économiques» de 1875 à 1900 dans différentes régions du globe qui étaient forts sujettes aux effets perturbateurs de ce que nous connaissons aujourd'hui comme El Niño.

En commençant par le cas des famines de 1876-78 qui frappèrent à la fois l'Inde, la Chine et le Brésil, ainsi que d'autres régions tropicales du globe, Davis démontre combien l'expansion du capitalisme libéral, combinée aux graves sécheresses causées par de terribles vagues d'El Niño, fut meurtrier. Digne d'un enfer dantesque, Davis nous projette alors dans le Deccan indien où des centaines de milliers de pauvres périrent tandis que les réserves de céréales attendaient dans les comptoirs coloniaux avant d'être transportées à la métropole britannique. Parce qu'elles suivaient aveuglément l'orthodoxie utilitariste d'Adam Smith (qui avait bien indiqué dans la *Richesse des Nations* qu'il s'oppo-

sait à tout contrôle des prix en cas de disette), de Bentham et de Malthus, les autorités britanniques optèrent pour un laisser-faire quasi complet en terme d'aide humanitaire « envers une masse d'individus à peau sombre » (p. 47). Dit autrement, l'Inde devait rester un grenier pour Londres et Manchester, une réserve fiscale de l'Empire et ce, peu importe les « coûts humains ». Certes, d'illustres personnes comme Florence Nightingale tentèrent d'apporter des secours aux victimes, mais devant l'inflexibilité de Lytton et d'autres, ces efforts philanthropiques furent plutôt vains. Le cas de la Chine des Qing est aussi révélateur. Davis explique comment les paysans du Nord périrent par centaines de milliers tandis que les secours ne pouvaient être acheminés faute de voies de transports viables. L'Empire des Qing avait été affaibli par une série de révoltes et d'insurrections durant les années 1850 (comme celle des Taïping) et la corruption a progressivement sclérosé une bureaucratie qui auparavant se flattait d'être fort efficace eu égard à la protection des populations rurales. Enfin, dans le *sertão* du Nordeste brésilien la *Grande seca* de 1877 débuta six mois après celle de l'Inde. Là aussi une histoire d'horreur se répète : si les spécialistes ont déclaré plus tard que cette famine était due entre autres à la déforestation, la fin de la culture du coton dans cette région obligea une bonne partie de la population à trouver d'autres moyens de subsistance ailleurs en provoquant parfois émeutes et violences. Le manque de céréales et surtout, comme pour les cas de l'Inde et de la Chine, l'inaptitude des mécanismes du marché (montée des prix en flèches pour des denrées de base si bien que seuls les riches peuvent se les procurer) causèrent l'exode massif de paysans vers les côtes au grand effroi des autorités – qui en embarquèrent une partie sur des convois en route vers le Sud comme esclaves. Bien qu'une certaine forme d'aide aux sinistrés avait été acheminée vers le *sertão*, elle s'avéra bien insuffisante devant l'ampleur du désastre.

La triade pauvreté/écologie/politique est au cœur de la thèse de Davis. Il en poursuit le développement lors des seconde et troisième vagues de grande sécheresse (El Niño) alternée de moussons excessives (phénomène La Niña) au tournant du XX<sup>e</sup> siècle (1888-91 et 1896-1902). Encore une fois l'Inde, la Chine et le Brésil sont dramatiquement frappés. Un thème intéressant que Davis mentionne est la conjonction entre mouvements millénaristes et famines. Par exemple, lors des terribles inondations dans les provinces de Hebei, Shandong et Hénan qui succédèrent à une sécheresse des plus sévères (1897-98), Davis rapporte comment de nombreux paysans chinois fuyant les crues considéraient les missionnaires chrétiens et les administrateurs pro-catholiques responsables du cataclysme : ils avaient mis « le ciel en bouteille ». Le souvenir de millions de cadavres de la sécheresse de 1877 ne faisait qu'attiser le ressentiment et la révolte, comme celle des Boxers autour de 1900. Cette fameuse rébellion doit se comprendre dans ce contexte. En effet Davis explique comment de nombreux paysans en colère devant l'inaction des autorités se sont ralliés à la cause des Boxers qui obligeaient

les chrétiens et les étrangers plus riches (mais pas uniquement eux) à céder de leurs réserves au nom « d'un partage équitable des céréales » (p. 202). Quant au Brésil, le *sertão* avait été le creuset de divers nouveaux religieux comme le « sébastianisme » (croissance dans le retour du monarque portugais disparu en 1578). Les grandes sécheresses et les famines de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle avivèrent les visions exaltées de *beatos* et *beatas* du Nordeste. Ces millénarismes sont l'expression de bouleversements sociaux d'envergure. Davis mentionne le cas d'une communauté millénariste autonome (celle de Canudos dirigée par Conselheiro) qui accueillit de nombreux réfugiés de la sécheresse. Située en retrait des villes et en retrait de l'idéologie du progrès positiviste qui enthousiasmait les dirigeants brésiliens de l'époque, ces derniers considéraient l'expérience d'une « communauté chrétienne de base » comme la manifestation d'un communisme intolérable. Il fallut pas moins de quatre expéditions du gouvernement fédéral pour faire tomber les « fanatiques » de Canudos en 1897. Davis poursuit avec des exemples tirés de l'Asie (où des révoltes nationalistes coïncidèrent avec les cycles de sécheresse comme aux Philippines) et de l'Afrique (Kenya, Ouganda, Mozambique). Or le point à retenir ici est le fait que des conditions climatiques extrêmes (sécheresses et moussons) engendrent parfois des soulèvements populaires qui sont alors fortement réprimés par les autorités coloniales, ce qui fait dire à Davis que des famines peuvent devenir des outils au service d'une politique impérialiste.

La troisième section de cette monographie concerne plus spécifiquement le phénomène d'oscillation australe El Niño (ENSO). En deux chapitres plus techniques mais forts intéressants, Davis en retrace pas à pas la longue découverte. Les savants du XIX<sup>ème</sup> siècle constataient bien la convergence des sécheresses et des moussons un peu partout sur le globe qui caractérisent ENSO, mais ils n'avaient pas encore les outils nécessaires pour en comprendre le mécanisme ni pour en prédire la manifestation. Basé sur « les oscillations géantes de la température océanique et de la pression atmosphérique du Pacifique », ENSO demeura évasif jusqu'en 1960. Depuis, les recherches sur ce sujet se sont multipliées et n'oublions pas qu'après le cycle des saisons, il demeure le phénomène de variabilité climatique le plus important de la planète. Davis nous offre ici une véritable introduction à l'histoire de la science climatologique et de ses dernières découvertes (sa structure temporelle, l'amplitude de ses variations, ses corrélations avec d'autres oscillations régionales). Il retrace également l'histoire climatologique des différentes régions du monde à la lumière des vagues d'El Niño, mais se garde bien de considérer ce dernier tel un genre de *deus ex machina* qui permettrait d'expliquer toutes les sécheresses qui sévirent.

La dernière partie de *Génocides tropicaux* est sans doute la section où Davis expose au mieux son écologie politique de la famine. En reprenant ses trois principales études de cas, l'auteur montre comment l'introduction de monocultures comme le coton et le blé ainsi que l'expansion de l'agriculture d'exportation, certes bien profitables pour les autorités impé-

riales de l'ère victorienne, ont appauvri les terres arables de nombreux pays du Sud à un point tel que lorsque des phénomènes climatiques d'envergure se produisaient, ils ruinaient les champs pour des années à venir. Dans ces trois exemples, Davis accorde une attention particulière à la formation de l'État comme centrale décisionnelle quant aux processus économiques et la gestion des effets pervers du climat. Si entre 30 et 60 millions de victimes ont succombé durant le dernier quart du XIX<sup>ème</sup> siècle, c'est bien souvent à l'État (colonial) que revient le blâme. Aussi, Davis considère que ces événements tragiques, au croisement de l'écologie et la politique, ont grandement contribué à la structuration de ce que nous appelons encore parfois de nos jours le tiers-monde. Il démontre comment les économies coloniales étaient fortement reliées entre elles et ce d'un continent à l'autre, comme en témoigne le cours des prix des denrées premières affectant les producteurs brésiliens autant qu'indiens. L'adoption de l'étalon or, le contrôle des termes de l'échange par les métropoles occidentales, l'imposition d'un ordre économique «libéral» et d'un modèle exportateur mettant en danger la survie alimentaire des populations paysannes, les exigences des collecteurs d'impôts, les déficits commerciaux croissants de la Chine et le d'Inde, les insuffisances hydrographiques et autres dues à la surexploitation agricole, tels sont quelques-uns des facteurs à l'origine de «l'apparition» de la «pauvreté systémique» du tiers-monde. En fait, nous sommes devant un premier processus de mondialisation, devant un «système-monde» où des transformations de l'économie mondiale, des perturbations climatiques sans précédent et l'apogée de l'impérialisme forment une conjonction dévastatrice. Cette description nous paraîtra sans doute familière : un siècle plus tard au tournant du millénaire, nous retrouvons encore et toujours cette trilogie pernicieuse. Sans doute Davis a-t-il tendance à trop réifier un binôme que l'anthropologie a voulu défaire, à savoir celui entre l'étranger pauvre versus l'Européen colonisateur (en omettant de parler de tous les intermédiaires locaux qui participèrent à la relation coloniale) mais ce livre nous invite tout de même à replonger dans les archives de ce passé colonial pour mieux comprendre la formation de la pauvreté dans le monde. Les thèmes qu'il explore demeurent toujours d'actualité afin de mettre en lumière des événements que l'on pourrait trop rapidement réduire à leur dimension de «désastre naturel» alors qu'ils ne sont justement pas fonction des seuls aléas de la nature.

---

**Will C. van den Hoonaard** (ed.), *Walking the Tigh trope: Ethical Issues for Qualitative Researchers*, Toronto: University of Toronto Press, 2002, 240 pages.

Reviewer: *Tom O'Neill*  
*Brock University*

Most of us who research social and cultural life face an institutional ethics review process that many find alien to the

ethnographic tradition. Many anthropologists have been stymied by research ethics boards, and those of us who have sat on REBs often feel pressure to justify our methodological ethos in an environment dominated by the quantitative and medical sciences. As well, ethical review of research often seems an exegesis of the Tri-Council Policy Statement on Ethical Conduct rather than a close consideration on the ethical practice of research. There is, quite appropriately, considerable resentment and resistance to institutional ethical review in Canadian universities, and social scientists are coming forward to voice their concerns. Will van den Hoonaard's edited volume, *Walking the Tigh trope: Ethical Issues for Qualitative Researchers*, aptly encompasses the growing dissatisfaction with the Tri-Council policy, and illustrates the how many ethical issues implicit in qualitative methodology were not anticipated by the policy's architects.

*Walking the Tigh trope* is a product of the Qualitative Analysis Conferences of 1999 and 2000, and the editor has taken care to arrange the contributions in such an order that they complement and quite often provocatively contradict one another. The shadow of the Tri-Council Policy looms large in most of the chapters, beginning with van den Hoonaard's introduction that broadly sketches the tensions between qualitative research and institutional ethical review. In some of the chapters, the tension becomes unbearable. Some of the authors air specific grievances over unsympathetic treatment by REBs that reveals their own lack of understanding about ethical review while others provide engaging discussions on the theoretical and practical implications of ethical research.

In the first chapter, Patrick O'Neill evaluates several recent cases in which participant confidentiality, a cornerstone of the Tri-Council Policy, could not be adequately maintained by researchers because of the legal implications of the data collected. Most infamously was the Ogden case, in which a Simon Fraser University researcher refused to divulge the identity of a participant of a project on assisted suicide to a provincial coroner. In the aftermath of the legal battle (which the researcher won), SFU began to insist that researchers absolutely guarantee confidentiality before ethical approval was granted. Providing such absolute guarantees, based on our ability to accurately predict the effects of the knowledge that we generate, is, however, often impossible. When SFU judged that the potential for legal suspension of participant confidentiality existed, the institutional response was to censor such research. This had enormous consequences for much research in social work and criminology, as well as anthropological investigations in controversial areas. O'Neill, happily, provides a legal remedy for this dilemma, and argues that universities should be compelled to support their own scholars when they are challenged in the courts.

A number of the subsequent chapters take aim at the shortcomings of the Tri-Council policy in Canada, and provide a comparative view of the situation in the United States and the United Kingdom. In her chapter, Florence Kellner